

rencontre avec **Nicolas Boone**

Hillbrow, de Nicolas Boone.

En 2012, à Johannesburg, Nicolas Boone anime un *workshop* sur le plan-séquence, d'où il tire *Kliptown Spring*, un plan de sept minutes. Deux rencontres qu'il fait alors lui inspirent *Hillbrow* : celle avec ce quartier grouillant d'activité, situé sur une colline, tout en montées et en descentes, à l'architecture moderne et délabrée, et celle avec le steadycamer Chris Vermaak, avec qui une complicité artistique se noue immédiatement. Muni de son appareil photo, tout le temps à pied, il se laisse guider par une association de jeunes photographes, *iwasshot in joburg*, qui lui fait rencontrer des gens et découvrir certains lieux insolites de la ville – toits, boîtes de nuit, parkings... Nicolas Boone recherche des parcours, il en a gardé dix et consacre à chacun une séquence dans son film.

Bref : Aviez-vous décidé dès l'écriture de ne pas sous-titrer les dialogues ?

Nicolas Boone : J'ai écrit le film sans dialogues, je pensais que les gens n'allaient pas parler. Et finalement, ils l'ont fait spontanément, j'ai laissé faire. Mais, pour moi, ce sont les corps qui parlent, les lieux, les décors, les accessoires, davantage que les mots. Je ne les ai pas sous-titrés pour qu'ils ne détournent pas l'attention vers eux. On avait mis des micros HF sur les acteurs pour capter leur respiration, le frottement de leurs habits, et non pour comprendre ce qu'ils disaient.

Bref : Comment avez-vous choisi les comédiens et comment avez-vous travaillé avec eux ?

Nicolas Boone : Pendant mes repérages, on m'a présenté des personnes qui m'ont raconté des histoires. Je m'en suis inspiré et les ai associées aux parcours que je désirais. Parfois, ce sont les gens qui m'ont raconté une histoire qui la rejouent, parfois ce sont d'autres personnes. Il y a des décalages. J'ai aussi transposé ; on m'avait raconté des histoires de braquages. J'ai déplacé le récit dans un cinéma car c'est un lieu qui me plaisait beaucoup.

J'ai très peu dirigé les acteurs. Je leur donnais seulement des accessoires, des costumes, et un parcours très précis, mais très peu d'indications sur ce qu'il fallait faire. J'ai eu certaines surprises très heureuses. Par exemple, dans la séquence avec le groupe de junkies, ils ont eu plein d'idées de mise en scène, spontanément, ils ont parlé et se sont déployés dans le cadre avec une grande liberté, c'était parfait. Pour d'autres séquences, on a davantage répété le mécanisme (celle du braquage dans le cinéma, celle du vol au supermarché...).

Bref : Par exemple, la scène qui commence par la voiture sortant du parking, puis le conducteur qui en sort et récupère un sachet dans un terrain vague avant de monter dans un immeuble. Qu'est-ce qu'on vous a raconté pour que vous gardiez cette séquence-là ?

Nicolas Boone : Pour cette scène, c'est le lieu lui-même qui m'a inspiré, le parking quasi abandonné, et le puits de lumière d'une tour creuse. J'ai imaginé cette voiture qui descend puis s'arrête, et ce personnage qui en sort, mais avant qu'il remonte par des escaliers, je me suis dit qu'il fallait lui faire faire quelque chose, alors j'ai imaginé que c'était peut-être un dealer, ou un trafiquant. C'est pour ça qu'il récupère un sachet caché, dans lequel on ne sait pas ce qu'il y a. Dans chaque histoire, il y a un hors-champ, un non-dit, laissé libre à l'interprétation du spectateur.

Bref : Comment avez-vous travaillé la bande-son ?

Nicolas Boone : Il y avait un perchman et quelques HF. On a fait peu d'ambiances. Avec l'ingénieur du son, Thomas Fourel, on a fait des recherches sur la matière, pour recréer les sons ultérieurement. On a travaillé la densité sonore de la ville, très prégnante dans la réalité. Le montage son et le mixage ont duré longtemps pour un film de trente-deux minutes (un mois), beaucoup plus longtemps que le montage images qui a duré une semaine.

Bref : Le choix de la steadycam a-t-il été une évidence dès le début ?

Nicolas Boone : Oui, suite à mon expérience avec Chris sur *Kliptown*, il m'est apparu évident que pour filmer les labyrinthes de Hillbrow, les escaliers, ces corps en déplacement qu'on suit de près, c'était cette caméra qu'il fallait utiliser.

Bref : Quand avez-vous déterminé la structure, le dispositif du film en dix séquences qui se suivent, sans autre lien que d'être situées dans le même quartier ?

Nicolas Boone : Cela m'a été inspiré par *Elephant* d'Alan Clarke (1989), film de trente-neuf minutes qui, en dix-huit séquences, raconte dix-huit meurtres en Irlande du Nord, tantôt depuis le point de vue des victimes, tantôt depuis celui des criminels, filmés par une steadycam. J'ai pu tourner *Hillbrow* rapidement car j'avais bien en tête mes parcours en amont. Cinq jours, deux plans par jour, avec pour chacun quatre prises maximum.

Bref : Où trouvez-vous l'argent pour financer vos films ?

Nicolas Boone : Je viens de l'art contemporain (j'ai fait les Beaux-Arts), et c'est souvent là que je trouve des fonds. Par exemple, *Hillbrow* a été financé par le CNAAP (Centre National des Arts Plastiques). Le DICRÉAM (Dispositif pour la Création Artistique Multimédia) du CNC me donne aussi parfois. J'ai beaucoup utilisé la résidence d'artistes contemporains comme structure productrice de mes films. Ça me permet d'avoir des contacts, des aides en nature, des moyens de communication...

Bref : Certains de vos films sont-ils sortis en salles ?

Nicolas Boone : 200 % est sorti l'année dernière, distribué par point-ligneplan. Tous mes films sont visibles sur mon site internet <http://nicolasboone.net>. Quant à *Hillbrow*, après avoir tourné en festivals, il commence à être montré dans l'art contemporain.

Propos recueillis par Marion Pasquier,
en mars 2015

Hillbrow, de Nicolas Boone.



Hillbrow

de Nicolas Boone

Hillbrow, ce sont des corps en déplacement, dans un quartier de Johannesburg qui porte ce nom. Dix plans-séquences, dix vignettes dans lesquelles, de midi au lever du jour, le cinéaste suit un personnage, ou un groupe, que rien d'autre ne relie, d'une scène à l'autre, que leur appartenance au même quartier.

Ce dernier intrigue, fascine. Populaire, il regorge d'une formidable vitalité, de fantaisie, et d'une grande violence (vols, pillages, braquages). À ses acteurs (habitants de Hillbrow), qu'il prend soin de vêtir, Nicolas Boone demande essentiellement de suivre un itinéraire – parfois d'accomplir quelques actions. Puis il les suit. De face, de dos, de profil, la steadycam nous offre à voir la spécificité de leurs corps en mouvement, leur inscription dans les décors, leur interaction avec les autres, la vie qui bruisse autour. Le quartier est construit sur une colline, les personnages ne cessent de monter, de descendre, et notre regard avec eux, plongées et contre-plongées étant assez nombreuses. Entraînés par les mouvements amples d'une caméra maniée avec une habileté remarquable, c'est comme dans un souffle que l'on explore un supermarché, un toit, un parking, une salle de boxe, une maison délabrée sur une colline surplombant la ville.

Souvent, nous ne comprenons pas vraiment ce qui se passe. Ainsi d'une traversée d'un squat obscur où l'on suit longuement un personnage qui semble chercher quelque chose, avant de le laisser s'éloigner une fois qu'il est sorti du bâtiment, où rien d'autre ne s'est passé que cette traversée. Délestés du récit à suivre, nous ne sommes que plus réceptifs à l'univers sensoriel du film – pour cette raison d'ailleurs, les paroles ne sont pas sous-titrées. À la richesse de ce qui se déploie à l'image (soin apporté à la composition des plans, fourmillement d'extravagances humaines) répond une bande-son remarquablement travaillée, qui rend palpable le chaos urbain, même quand les lieux filmés sont plutôt déserts.

Nicolas Boone est inventif et crée des événements cinématographiques à partir d'une réalité toute simple. Une voiture descendant un parking, un homme qui en sort et qui marche dans un terrain vague, récupère un sac et monte dans un immeuble ; tout devient matière à une expérience forte de cinéma : par la durée du plan, le sens du cadre, le jeu avec les lignes, le mouvement, la luminosité, la façon de marcher du personnage, son inscription dans un lieu insolite... Sans éléments narratifs pour comprendre de quoi il s'agit, nous laissons travailler notre imaginaire, dans la plus grande délectation. L'audace du cinéaste est belle, enfin, comme dans ce dernier plan où il suit pendant de longues, très longues minutes, le corps d'un vieil homme blessé montant laborieusement les marches d'un stade, au petit matin, sous le chant des oiseaux.

Marion Pasquier

Hillbrow, France, 2014, couleur, 32 mn.

Réalisation et scénario : Nicolas Boone. Image : Chris Vermaak. Montage : Philippe Rouy. Son : Thomas Fourel. Production : Tournage 3 000.